

XYZ. La revue de la nouvelle

Pour le moment

Anne Legault



Numéro 50, été 1997

50

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4549ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Legault, A. (1997). Pour le moment. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (50), 19–23.

Pour le moment

Anne Legault

Je suis gros. Pour un photographe, ça pose problème. Je suis trop voyant, pas à cause de ma beauté ou de mon allure, mais à cause du volume que j'occupe dans l'espace. Je ne peux guère passer en coup de vent sur le visage des gens, même pour un cinq-centième de seconde. Le cliché spontané, le *candid shot*, qui représente un sommet de notre art, ce n'est pas pour moi. Avec le temps, j'ai appris à préférer le travail en studio et le paysage.

Ou alors il me faudrait travailler au téléobjectif et je n'ai jamais pu m'y faire, pas pour le corps et le visage humains. Je n'y arrive pas. Les humains, je les regarde en pleine figure et ils me le rendent bien. Au fond, mon problème n'a peut-être rien à voir avec mon poids. On me regarde dans la mesure où je regarde aussi. Dans mon viseur, je ne vois pas que des images, je vois des êtres vivants. Une image se laisse capturer, un être vivant se défend; il cesse de respirer ou il se décide à le faire, c'est selon. Il vous oppose son regard, son corps se fige, perd cette suspension de la pensée qui accompagne le mouvement fugace de la vie et qui est si merveilleuse à fixer. Il m'est arrivé de voir, en chambre noire, chez des collègues ou même des amateurs, la naissance de certaines de ces images volées à l'air du temps, de composition parfois hasardeuse ou techniquement déficientes, mais pourtant belles comme la pierre philosophale. Du vil plomb transmué en or. Ce n'est plus le photographe qui crie « Ne bougeons plus », c'est le mouvement lui-même qui murmure « Prends-moi ».

Car bien sûr, cette faculté de saisir l'instant que je ne peux posséder, je la regrette au delà de tout. Je rêve devant les photos

de Cartier-Bresson, en me rappelant comment Michel Tournier décrit un voyage avec lui en Afrique du Nord : des Cartier-Bresson surgissaient devant nous, dit-il. Et, tout heureux, l'écrivain photographiait dans le sillage du maître, pour s'apercevoir à son retour que des mêmes images, aux mêmes moments, aux mêmes endroits, il avait tiré des clichés d'amateur et Cartier-Bresson... du Cartier-Bresson.

J'adore Doisneau, effronté au point de mettre en scène avec des figurants ses soi-disant photos de reportage, et pourtant toujours aidé par des participants involontaires, qui se glissent dans le cadre sans y prendre garde. Sans voir la caméra, ni l'homme qui la tient sur son visage. Ne pas être vu...

Certains jours, je voudrais croire que je suis Weegee, que je traque le fait divers dans une vieille Ford, avec mon matériel dans le coffre, mon chez-moi sur la banquette arrière et une radio sur le tableau de bord, fréquence police, pour courir sus à l'incendie ou à l'infanticide. J'ai chez moi cette photo de Weegee d'un refuge pour sans-abri, dans les années trente ; les hommes y dorment tout habillés, appuyés sur des dossiers de chaises, leurs chapeaux enfoncés jusqu'aux yeux dans une lumière crue, violente. À force d'observation, on finit par comprendre : cette photo frontale, sans malice apparente, ne présente aucune ligne droite, ni horizontale ni verticale. Et aucun mouvement dans une direction donnée. Tout tangué et chavire de partout à la fois. Ils dorment au fond du précipice, au chaud.

Mais voilà, moi je suis d'une autre famille. Je me suis accommodé de mes manques, j'ai cultivé d'autres capacités, réelles. Avec moi, les gens sont à l'aise, sans artifices. J'éclaire bien. Je sais choisir des maquilleurs compétents. J'ai fait de nécessité vertu : je suis un portraitiste mondain, métier que je conseille à tous ceux qui veulent rencontrer des acteurs. Je pousse la névrose jusqu'à aimer ça. Je n'ai jamais donné dans le portrait de famille, mais je ne répugne pas à une bonne noce. Surtout chez les Italiens, parce que c'est très bien payé et il y a le repas en plus.

Pour le moment, tout va bien.



Dans un matin d'automne rouge et gris, je suis allé avec Marine à l'hôpital, pour une intervention appelée amniocentèse. C'est une analyse du liquide amniotique qui sert à déceler des anomalies chromosomiques chez un enfant à naître, et vous permet de retourner l'article en magasin avant de passer à la caisse. C'est le langage de Marine, qui se rassure comme elle peut avec un humour douteux. Et je ne suis pas le père, oh non. Je ne suis que le colocataire de Marine ; il n'y a pas de père, me ment-elle.

Mais elle est seule. Alors, je la seconde. Elle a choisi un grand hôpital neuf, en banlieue, tout le confort et un dédale de chambres de naissance. Pour ce luxe, il faut sortir de Montréal à l'aurore, franchir un pont, rouler dans des champs en friche où poussent, ici et là, des talles de bungalows.

L'infirmière qui nous a accueillis trouvait ça loin elle aussi. Une victime des transferts dus aux compressions budgétaires, mais soulagée d'avoir toujours un emploi. Quelle tête ils ont, ces rescapés de la grande trappe. Ça non plus, je ne le fixerai jamais ailleurs que dans ma mémoire.

Même pour une intervention mineure, il y a tout un protocole de préparation que la dame apprenait justement ce jour-là. Comment placer les champs opératoires, les instruments, quels gestes faire, à quel moment... « C'est la première fois que vous faites ça ? » lui a demandé Marine. Elle n'en menait pas très large, immobile sur un lit, les mains croisées sous la nuque.

Il y a d'abord eu un repérage à l'échographie, afin de ne pas heurter le bébé pendant le prélèvement. « Un beau bébé, a dit le médecin. Vivant. Il bouge. » Il l'a ciblé au sonar comme un missile. Sur l'abdomen enduit d'iode de Marine, il a continué le repérage, en promenant une aiguille qui m'a donné l'envie de regarder ailleurs, sur l'écran par exemple, l'écran de l'échographie où le bébé se détachait nettement : la tête, les jambes repliées, la colonne vertébrale, bien visibles. Le médecin a dit d'une voix unie : « Maintenant, madame, il ne faut plus bouger. »

Je ne la regardais pas, mais je peux jurer que Marine était comme la pierre des tombeaux, il y a eu un bruit court et soyeux et la ponction a commencé.

Qu'est-ce que c'est que ces histoires qu'on ne prend qu'un peu de liquide ? Ça m'a semblé durer un siècle ; un vague coup d'œil sur un tube gros comme deux doigts m'a fait retourner à l'échographie, où le bébé ne bougeait plus, mais vraiment plus. Au moment où l'infirmière susurrait : « Pour le moment, tout va bien », l'écran est devenu noir.

L'image est disparue aussi subitement que si quelqu'un avait marché sur la prise de courant de l'appareil. Le médecin a à peine cillé et entre ses dents a fusé un seul mot, sur le souffle : « Christ ». Tout bien prononcé, de la première à la dernière lettre, jusqu'au « t » final et sans oublier le h muet qui rend le son occlusif. Je me demande si Marine l'a entendu, immobile qu'elle était sous la douleur. Le bébé avait disparu. J'ai préféré baisser les yeux et j'ai vu que l'appareil était toujours branché.

Puis tout a été fini. Marine s'est relevée, elle est sortie pour un moment et le médecin a éteint l'appareil d'un geste sec et l'a rallumé ; l'échographie s'est illuminée, intacte et vide. « Ce sera un petit qui crève l'écran », ai-je dit pour détendre l'atmosphère. L'infirmière et le médecin ont sursauté et m'ont regardé pour la première fois ; *ils ne m'avaient pas vu*. Pendant une seconde, ce fut délicieux.



Je n'ai rien dit à Marine sur l'appareil éteint. A-t-elle réalisé ce qui se passait ? Quelle importance ? Le repérage était fait et l'aiguille enfoncée. Il n'y avait aucun danger. Un beau bébé vivant, avait dit le médecin, il bouge. Et s'il avait bougé dans le noir ?

Je n'en parle pas. Nous parlons de tout et de rien, mais pas du petit. Marine attend. Elle ne me suit plus dans ma chambre noire, elle ne supporte plus l'odeur des acides. Elle aime mes

photos, elle dit que je suis quelqu'un qui demande la permission et que mon espèce se raréfie.

— Pourquoi les gens poursuivent-ils les photographes qui les saisissent à leur insu ? lui ai-je demandé.

— Parce qu'ils croient qu'en les photographiant on leur vole leur âme, comme les habitants du désert.

— Parce que nous avons une âme ?

— Non, parce que nous vivons dans le désert.

Elle n'en dira pas plus. Je prends son visage, la lumière de son visage, un triangle mobile sur la joue, le carré blanc et humide au fond de l'œil, la bouche calme. Une ombre affleure soudain au contour de ses traits, qui n'est pas la sienne, la sienne et une autre à la fois, une ombre inconnue, mais que je vais saisir avec le consentement de Marine. J'y suis presque, je vais voler une image vivante. Marine me regarde, sans méfiance, j'appuie sur le déclencheur.

Puis, l'obturateur bloque et le viseur reste noir bien au delà de la fraction de seconde requise. Ce moment unique est allé au diable.

Si Marine demeure mon amie pour longtemps, je dirai un jour à son petit qu'il s'évanouissait dans le noir quand on le regardait de trop près à son goût. Peut-être qu'il craignait qu'on lui vole son âme. Ou peut-être que dans le ventre plein d'eau de sa mère, il était déjà dans le désert ?

Pour le moment, tout va bien.

XYZ. La revue de la nouvelle
félicite

Arcade. L'écriture au féminin
finaliste au

Grand Prix de la Ville de Montréal